

La
Semaine Religieuse
 DE
Québec

VOL. XV

Québec, 4 juillet 1903

No 46

DIRECTEUR, M. L'ABBÉ V.-A. HUARD

SOMMAIRE

Calendrier, 721. — Les Quarante-Heures de la semaine, 721. — Société d'une messe, 722. — Le cinquantenaire du collège de Lévis, 722. — Chronique diocésaine, 723. — Visites pastorales de Mgr Plessis, 725. — Nécrologie, 727. — La Franc-Maçonnerie, 732. — Un chapelet qui a porté bonheur, 733. — Bibliographie, 735.

Calendrier

5	DIM.	r	V apr. Pent. PRÉCIEUX SANG de N.-S. J.-C. SOL. des SS. Ap. PIERRE et PAUL , <i>Kyr.</i> royal. II Vêp., ant., <i>Juravit.</i> , mém. du Précieux Sang (II Vêp.) et du dim. seulement.
6	Lundi	r	Octave des SS. Apôtres Pierre et Paul.
7	Mardi	b	SS. Cyrille et Méthode, confesseurs (5).
8	Mercr.	fb	Ste Elisabeth, reine du Portugal, veuve.
9	Jendi	r	S. Zénon et ses SS. Compagnons, martyrs.
10	Vend.	fr	Les SS. Sept Frères, martyrs.
11	Samd.	b	S. Michel des Saints, confesseur (5).

Les Quarante-Heures de la semaine

5 juillet, Saint-Malo de Québec. — 6, Saint-Basile. — 7, Saint-Méthode. — 8, Ile aux Grues. — 9, Sainte-Perpétue. — 10, Saint-Edouard de Lotbinière.

Société d'une messe

Le Révérend M. Louis-Antoine Martel, décédé le 25 du courant à l'Hôpital-Général, était membre de la Congrégation du Petit Séminaire de Québec, de la Société ecclésiastique de Saint-Joseph et de la Société d'une messe, — section diocésaine.

C.-A. COLLET, ptre
Secrétaire.

Québec, 27 juin 1903

Le Cinquantenaire du collège de Lévis

Nous avons le culte du souvenir, dans la province de Québec ! Dans le seul mois de juin dernier ont eu lieu trois grandes solennités en mémoire du passé : le centenaire du séminaire de Nicolet, le cinquantenaire du collège de Lévis, et l'inauguration de la statue de Mgr Bourget, à Montréal.

Les fêtes de Lévis ont duré du 22 au 24 juin et la réussite la plus complète les a couronnées. La présence de Mgr le Délégué apostolique et celle de Son Exc. le lieutenant-gouverneur leur ont donné un éclat particulier. Les anciens élèves ont répondu en foule à l'appel de l'*Alma Mater* ; ils sont venus de tous les coins de l'Amérique, représentants de tous les états civils et religieux. Membres du clergé séculier et du clergé régulier, ministres du gouvernement, titulaires de la magistrature, membres de toutes les professions libérales aussi bien que des diverses professions de la vie civile, tous ne formaient plus qu'une seule famille avec les élèves actuels. Et comme toutes nos solennités, celle-ci encore a été une fête oratoire. Il s'est dit là, et par des voix autorisées, de beaux éloges de nos institutions classiques ; et si l'espace nous le permet, nous nous ferons un devoir de reproduire ici, quelque jour, des extraits plus caractéristiques de ces discours.

Les succès des anciens élèves et l'affection qu'ils témoignent à l'institution qui les a formés, sont la gloire de nos collèges classiques. C'est la seule récompense qu'ils puissent recevoir ;

c'est d'ailleurs la seule qu'ils attendent, pour le dévouement et les sacrifices qui sont la trame de l'histoire de chacune de ces maisons.

Le collège de Lévis est justement renommé dans le pays. En un temps relativement court, il a su s'élever à l'un des premiers rangs, parmi nos grandes maisons d'éducation. On y fait, de l'aveu général, d'excellentes études commerciales; et le cours classique s'y est signalé par des succès retentissants.

Nous nous réjouissons, à bien des points de vue, de la sorte d'apothéose que vient de recevoir cette institution diocésaine. Et nous lui souhaitons, pour son deuxième demi-siècle, de poursuivre sa carrière dans d'égales conditions de prospérité, d'utilité pour la religion comme pour la patrie, et de gloire immaculée.

Chronique diocésaine

QUÉBEC

— Par décision de Sa Grandeur Mgr l'Archevêque, M. l'abbé L. Boulanger a été nommé vicaire à Saint-Alban.

M. l'abbé F. Chabot est chargé de la desserte de N.-D. du Bon-Conseil de Houffleur (Bellechasse.) On va commencer immédiatement la construction de l'église de cette desserte.

M. l'abbé T. Thibaudeau, curé de Parisville, qui vient de terminer les édifices religieux de sa paroisse, a bien voulu accepter de diriger les travaux de la construction d'une église dans la paroisse de N.-D. du Sacré-Cœur, qui se trouve en arrière de Sainte-Croix. Toutefois M. Thibaudeau reste curé de Parisville, et, au besoin, il recevra l'aide d'un confrère qui le remplacera durant les séjours qu'il devra faire à N.-D. du Sacré-Cœur, pour y accomplir l'œuvre qui lui est confiée par Monseigneur l'Archevêque.

La construction d'une église et de ses dépendances est également commencée dans la nouvelle paroisse de Sainte-Martine de Courcelle, à la Station de Lambton. C'est M. le curé de Lambton qui a été chargé d'organiser ce nouveau centre religieux.

— Jeudi, le 25, en l'église du Bon-Pasteur de Québec, treize

postulantes ont revêtu l'habit de la Congrégation des Sœurs Servantes du Cœur-Immaculé de Marie. Ce sont : Mlles M.-H.-E. Rénald, de Chicoutimi, en religion Sr M. de Sainte-Mar guerite ; M.-Léa Moreault, de Saint-Octave de Métis, en religion Sr Marie-Antoinette ; M.-Eugénie Bolduc, de Lawrence, Mass., E.-U., en religion Sr Sainte-Thérèse de Jésus ; Elizabeth Mulroney, de Québec, en religion Sr Saint-Thomas Becket ; Amazélie Labbé, de Saint-Georges (Beauce), en religion Sr Saint-Jean l'Evangéliste ; M.-Eloïse Boutin, de Saint-Henri (Lévis), en religion Sr Saint-Amable ; Bridget H.-Hearn, de Saint-Patrice de Beauvillage, en religion, Sr Saint-Patrice de Jésus ; M.-Joséphine Grandmont, de Champlain, en religion Sr Saint-Jean du Calvaire ; Marie-C. Paradis, de Chicoutimi, en religion Sr Saint-François de Sales, postulantes choristes ; et M.-J. Berthe Boivin, de Sainte-Foye, Québec, en religion Sr Sainte-Georgie ; Arthémise Ouellet, de Matane, en religion Sr Ulric. M.-L.-T. Bergeron, de Saint-Apollinaire, en religion Sr Théodora ; M.-J. Emma Moisan, de l'Ancienne-Lorette, en religion Sr M. de Saint-Frédéric, postulantes converses.

M. l'abbé P.-J.-E. Pagé, aumônier de la communauté, a présidé la cérémonie, assisté de MM. les abbés P. O'Reilly, curé de Saint-Patrice de Beauvillage, et E. Paradis, de N.-D. de Québec.

M. le chanoine Bolduc, de Cacouna et M. le grand-vicaire Belley, de Chicoutimi, étaient aussi présents à la cérémonie.

— Nous avons appris avec beaucoup de satisfaction les succès obtenus, au dernier concours du Baccalauréat, par le séminaire de Chicoutimi. La première place (avec Prix du Prince de Galles) à l'examen de Physique, et la sixième place à l'examen de Rhétorique, voilà assurément des résultats tout à fait honorables.

C'est un élève du Collège de Montréal qui a mérité, pour la division de Rhétorique, le Prix du Prince de Galles.

— Les Sœurs de Saint-Joseph, de Saint-Vallier (Drôme), France, ouvriront à Saint-Jean-Fort-Joli, en septembre prochain, un couvent pour l'instruction des jeunes filles.

— Un premier service, pour le repos de l'âme de feu M. l'abbé L.-A. Martel, a été chanté à l'Hôpital-Général le samedi, 29 juin. par Mgr Marois, V. G. Lundi matin, les restes mortels ont été transportés à Saint-Joseph de Beauce, où les funérailles ont

eu lieu mardi matin au milieu d'un grand concours de prêtres et de fidèles.

M. l'abbé Gauvreau, curé de Saint-Roch de Québec, a fait l'oraison funèbre; sa parole, éloquente et émue, fit grande impression sur les assistants.

VISITES PASTORALES DE MGR PLESSIS

Comme secrétaire des évêques Briand et Hubert, Mgr Plessis avait déjà parcouru le diocèse; trois fois encore, pendant son épiscopat, il visita toutes les paroisses du Bas-Canada. Aussi il avait étudié en détail toute la topographie du pays; et grâce à sa prodigieuse mémoire, il connaissait presque toutes les familles canadiennes. A la première vue, il pouvait désigner par leurs noms non seulement la plupart des citoyens de Québec, mais encore les principaux habitants de chaque paroisse de la campagne. Pour tous il était la grandeur et l'autorité personnifiées. Un seul mot de sa part avait plus de poids sur les masses que les plus éloquents discours des orateurs populaires: elles avaient en lui une pleine confiance, parce qu'il était le serviteur de Dieu et le père du peuple. (1) Les visites se renouvelaient tous les ans et duraient ordinairement deux à trois mois. En 1811, l'évêque parcourut les îles de la Magdeleine et la baie des Chaleurs; l'année suivante, il continua son voyage autour du golfe Saint-Laurent, répandit ses bénédictions sur les villages acadiens et les établissements écossais de l'île Saint-Jean, visita une partie du Cap-Breton, de la Nouvelle-Ecosse et du Nouveau-Brunswick, et revint au Canada par l'intérieur des terres, en suivant, au milieu de grandes fatigues, une voie qui aujourd'hui n'est guère praticable que pour des sauvages. Mgr Plessis écrivit, pendant ces deux missions, un journal de voyage qui a été publié dans le *Foyer canadien* de 1863.

Dans leur *Avant-Propos*, les éditeurs se félicitent de pouvoir offrir aux lecteurs « un récit composé, il y a plus de cinquante ans, par une de nos illustrations canadiennes... Ces impressions de voyage, écrites par un savant évêque, pour sa

(1) Ferland, *Mgr J. Océaire Plessis. — Les Evêques de Québec*, par Mgr H. Têtu.

propre utilité et pour celle de ses successeurs, auraient dû, il nous semble, dans l'intérêt de la science et des connaissances, être publiées depuis longtemps, car elles contiennent des faits et des observations qu'on chercherait vainement ailleurs... C'est une page à ajouter à l'histoire de la malheureuse Acadie. C'est surtout un des fragments les plus intéressants de l'histoire de la religion dans cette partie trop peu connue de l'Amérique septentrionale.

« Nous ne croyons pas nous tromper, d'ailleurs, en disant que tout ce qui sort de la plume d'un homme aussi éclairé, aussi judicieux, aussi justement admiré que l'était l'évêque Plessis, sera reçu avec joie par la grande majorité des lecteurs du *Foyer canadien*. »

Cette excellente revue aurait sans doute continué la publication des œuvres de l'illustre prélat, si elle avait vécu plus longtemps ; car il reste encore la mission de 1815, qui est au moins aussi intéressante que les deux autres, et celle de 1816 ; de plus, le journal de voyage en Europe de 1819-1820. Ce dernier ouvrage est, comme on peut le croire, extrêmement important ; aussi, avec la bienveillante permission de Mgr l'Archevêque, je suis à le faire imprimer en un volume de cinq cents pages in-octavo, qui sera prêt pour les prochaines retraites ecclésiastiques.

Mais que faire du *Journal de la mission de 1815* et de celui de 1816 ? — On sait — ou l'on ne sait peut-être pas — qu'il est assez difficile de publier et surtout de payer des ouvrages de cette sorte en notre pays. Mais voici que M. l'abbé Huard m'ouvre gracieusement les colonnes de la *Semaine religieuse*, et me donne ainsi un moyen facile de sauver de l'oubli bien des pages ignorées du grand nombre et qui pourraient se perdre. En voulant recueillir des lettres des évêques de Québec, pour compléter les archives de l'archevêché, j'ai constaté avec des regrets cuisants que, faute de vouloir publier, on a perdu des trésors désormais introuvables ; c'est ainsi qu'il sera inutile maintenant de demander à tel monastère vingt à trente lettres de Mgr de Saint-Vallier, qui ont disparu, comme par miracle, de la bibliothèque ; on cherchera également en vain un registre de Mgr Panet, enlevé des voûtes du palais épiscopal ; trouvez, si vous le pouvez, le commencement et la fin du journal de

M. Récher dont j'ai publié le reste dans le *Bulletin des Recherches historiques* ; tout aussi bien que quarante à cinquante lettres de Mgr Briand, qui ont été à jamais détruites dans l'incendie du presbytère de Saint-Eustache en 1837 ; également tout un cartable — un véritable volume — de lettres des évêques de Québec, qui a été habilement extrait des archives du Séminaire de Québec. Et que d'autres emprunts, vols ou pillages, je pourrais signaler, qui sont des pertes totales et infiniment regrettables, pour l'histoire ecclésiastique du Canada.

C'est pour empêcher d'autres désastres inévitables, que j'ai pris la résolution de faire copier et publier même, quand la chose est possible, les documents épiscopaux d'un intérêt général, et qui peuvent contribuer à l'instruction des lecteurs intelligents et à l'honneur des membres si pieux et si distingués de notre épiscopat canadien. Puisque l'on vient de m'offrir une généreuse hospitalité dans la *Semaine religieuse*, j'accepte avec reconnaissance, et je puis promettre deux relations instructives et intéressantes à tous ceux qui s'occupent de notre histoire religieuse et de la glorieuse mémoire de l'illustre évêque Plessis. Je ne changerai rien au texte des documents, mais je diviserai le récit par chapitres, avec sommaires, et je me permettrai d'ajouter des notes, quand le besoin s'en fera sentir.

Mgr H. TÊTU.

Nécrologie

M. l'abbé Louis-Antoine Martel

décédé le 25 juin 1903

Lorsqu'un homme, qui a joué un certain rôle sur un théâtre quelconque de la vie, prend sa retraite définitive, on peut dire qu'il meurt une première fois. En effet, l'oubli se fait bientôt sur son nom. Tant de choses nouvelles se présentent tous les jours pour effacer les faits de la veille ! Sur ce qu'on appelle la mer du monde, les vagues se succèdent et se repoussent sans cesse les unes les autres.

Pour peu que la retraite du prêtre, de l'écrivain, de l'homme politique se soit un peu prolongée, on s'écrie, en apprenant la nouvelle de son trépas : « Tiens ! M. X. qui vient de mourir ! Je le pensais mort depuis longtemps. »

Il y avait seize ans que M. Martel, dont la santé n'était plus bonne, était sorti du ministère actif. Depuis quatorze ans, il résidait dans un coin retiré du troisième étage, à l'Hôpital-Général de Québec. Il y a quatre ou cinq ans qu'il n'était pas descendu de là-haut, immobilisé par ses infirmités croissantes. Quelques rares amis seulement grimpaient jusque-là de temps en temps, pour lui témoigner leur sympathie et l'encourager un peu dans ces longs ennuis de l'inaction et de la souffrance.

Il n'était pas oublié pourtant, dans le clergé. Car chaque année, durant les retraites ecclésiastiques, Mgr l'Archevêque donnait lecture d'une lettre où M. Martel demandait à ses confrères le secours de leurs prières pour l'aider à se préparer à la mort. Seulement, comme la funèbre visiteuse ne se montrait pas si pressée que cela d'exécuter ses menaces, il se mêlait bien une toute petite pointe de sourire à la charité de l'accueil que l'on faisait à une démarche si touchante.

Maintenant, c'est fait ; notre vénéré confrère vient de s'endormir dans le Seigneur. Oui, c'est bien cela : la mort est venue comme un sommeil qui prend sans qu'on s'en aperçoive. Ainsi que cela se passe plus souvent qu'on ne croit, M. Martel est mort à peu près subitement, après avoir été malade depuis seize ans. Cette fin originale convenait à un caractère qui sortait du commun. Les morts subites sont peut-être dans le clergé plus fréquentes qu'ailleurs ; mais, mon Dieu ! n'est-ce pas beau, n'est-ce pas une grâce du ciel, que de mourir de la sorte, un jour, après qu'on a célébré la sainte messe, le matin !

La vie de M. Martel, je suis sûr qu'elle remplit bien des pages dans le livre de vie. Trente-deux années de ministère paroissial, nous ne savons pas tout ce que cela peut représenter de mérites acquis auprès de Dieu. Vous prenez une pierre, et vous la retournez : l'acte est fini et nulle conséquence ne s'ensuit. Mais il n'en va pas de même dans le domaine intellectuel et moral. L'oreille d'un petit a saisi la parole mauvaise que vous avez prononcée : essayez de calculer quelles seront et combien dureront, en cette âme et en d'autres peut-être, les suites de cette imprudence d'un moment. Aussi le péché de scandale est-il d'une effrayante horreur, et l'on n'est pas étonné de l'anathème dont Notre-Seigneur l'a stigmatisé.

Mais, Dieu merci, il y a aussi — si l'on me permet cette hardiesse d'expression — le scandale du bien ! Le bien aussi a son influence ; et cette influence aussi peut se prolonger à travers les années et les siècles. Et c'est pourquoi personne, sous prétexte qu'il est isolé dans son action, n'a le droit de penser que sa conduite est indifférente pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Or voici un prêtre qui, durant 48 années, a récité quotidien-

nement l'office divin et a offert chaque jour le saint Sacrifice : nous ne comprendrons que dans l'autre vie les bénédictions célestes que ces augustes fonctions ont pu apporter à l'Eglise et au monde. Voici un prêtre qui, au cours de 32 années, a travaillé pour les âmes ; qui, tout ce temps, a baptisé, a donné l'absolution et la communion, a servi aux petits et aux grands l'instruction religieuse, a lutté contre le péché, a donné à tous les yeux l'édification de sa vie digne et fervente : qui dira les mérites d'une pareille carrière, et l'influence bénie de ces travaux apostoliques ? Aussi, l'histoire d'une vie comme celle-là se raconte en quelques lignes ; mais elle n'en est pas moins grande et sublime ; et la brièveté du récit qu'on en fait ne tient qu'à l'ignorance où nous sommes ici-bas des actes d'ordre moral qui la composent.

Outre ce point de vue spirituel de la longue carrière sacerdotale de feu M. l'abbé Martel, il y aurait aussi à considérer le côté administratif de sa vie curiale. Mais l'exposé qu'on en ferait ne serait que le tableau de la vie extérieure du curé canadien qui partout, sous nos yeux, bâtit des églises, des presbytères et des couvents, ou les restaure et les ornemente, et les agrandit de temps à autre ; qui paye à la longue les dettes de la fabrique paroissiale ; qui établit des centres nouveaux de colonisation au plus profond des forêts ; qui bataille avec succès contre les entreprises, au milieu du troupeau, du démon de l'ivrognerie ; qui de fois à autre chante de belles gammes au gouvernement qu'il accuse de ne pas assez se hâter d'ouvrir telle nouvelle route à travers les bois ; qui donne des conférences au cercle agricole, et s'occupe, pour l'exemple, d'exécuter sur la terre de la fabrique les dernières améliorations recommandées par les agronomes ; qui pousse à la fondation des beurrieres et des fromageries, et parfois à la construction des chemins de fer ; et qui, surtout, veille à l'éducation, bien catholique et bien française, des innombrables petits Canadiens et petites Canadiennes de sa paroisse (pour s'entendre ensuite reprocher, naturellement, par quelques francs-maçons dévorés de tendresse pour le peuple, de vouloir tenir les gens dans l'ignorance !) Toutes ces choses sont grandes et belles, et l'œuvre du curé canadien est admirable. Seulement, comme cela se poursuit sur tous les points du pays et d'un bout de l'année à l'autre, nous n'y faisons guère attention et personne à peu près n'a l'idée d'en parler. . .

La biographie de tous les curés canadiens est donc à peu près identique. Tout ce qu'il y a, en général, de distinct dans leur admirable apostolat, c'est la durée plus ou moins longue de leur carrière, et l'énumération des localités et des dates qui s'y rapportent.

Disons donc que M. l'abbé Martel était né à Québec le 6 mai 1833, ce qui lui donne soixante-dix ans d'âge. Son père se nommait Antoine Martel, et sa mère Scholastique Bédard. Il fit ses études au séminaire de Québec, et reçut l'onction sacerdotale le 22 décembre 1855. Il fut nommé vicaire aux Eboulements (Charlevoix), puis, en 1858, curé de Saint-Alexis de la Baie de Ha! Ha! En 1865, il est appelé à la cure de Saint-Irénée (Charlevoix), et, en 1868, à celle de Saint-Joseph de Beauce. Il occupa ce dernier poste jusqu'en 1887, c'est-à-dire dix-neuf ans.

Ce fut durant son séjour à Saint-Alexis qu'il écrivit au long la fondation de cette paroisse et de la paroisse voisine de Saint-Alphonse. Ce manuscrit, dont M. Buies a tiré, je crois, bon parti pour certain chapitre de son *Saguenay*, est conservé dans les archives du séminaire de Chicoutimi. Si M. Martel n'avait pas eu la pensée de faire cette chronique, il manquerait aujourd'hui bien des détails intéressants sur la première colonisation du comté de Chicoutimi.

M. l'abbé Martel joua un rôle important dans le fameux « Congrès de la Baie Saint-Paul. » — Qu'était ce « Congrès » qui eut, un moment, sa célébrité ?

Voilà une quarantaine d'années, un certain nombre de prêtres du diocèse de Québec, à peu près du même âge, unis par une amitié plus ou moins ancienne, aimaient à se réunir. C'étaient : MM. J. Auclair (Québec), A. Racine (Saint-Jean-Baptiste), D. Racine (Chicoutimi), C. Trudelle (Baie Saint-Paul), A. Martel (Saint-Alexis), N. Gingras (Saint-Irénée), J. Bureau (Sainte-Agnès), et quelques autres. Ces ecclésiastiques, à leurs vertus édifiantes ajoutaient un fonds d'inépuisable gaieté et d'esprit du meilleur aloi. On peut imaginer si leurs réunions étaient joyeuses.

Séparés les uns des autres par de grandes distances, ils avaient accueilli avec empressement l'idée, émise par MM. Trudelle et Martel, de se rassembler une fois chaque hiver à la Baie Saint-Paul, à mi-chemin entre Québec et le Saguenay. De cette façon, les trajets se trouvaient diminués de moitié pour les amis qui habitaient les districts les plus éloignés.

C'est à ce cercle d'amis, qui exista un plein quart de siècle, que l'on donna le nom de « Congrès de la Baie Saint-Paul. » Par manière d'amusement, on y délibérait gravement sur les questions les plus abracadabrantes. Après un jour ou deux de ces innocentes distractions, chacun reprenait le chemin de sa paroisse où l'attendaient les labeurs et les fatigues. A la suite de la mort de Mgr Dom. Racine, le Congrès siégea à Sherbrooke, chez Mgr Ant. Racine.

Il ne reste aujourd'hui que peu de survivants des Congressistes de 1863. A leur tête est le vénéré doyen de notre clergé,

M. C. Trudelle, âgé de 82 ans, devenu aveugle depuis plusieurs années et qui, au milieu des douleurs et des ennuis, conserve encore sa spirituelle bonhomie d'autrefois.

Feu M. Auclair, curé de Québec et poète à ses heures, a publié en 1875, sur le Congrès, un poème où il traçait le portrait de chacun des Congressistes. Une seconde édition de la brochure a paru en 1882. Ce poème, qui n'est pas un chef-d'œuvre de poésie, est pétillant d'esprit et de malice inoffensive.

Voici quelques-uns des vers consacrés au portrait de M. Martel, dont le nom de guerre était « Le Bref. »

Le Bref, à tous égards gentil homme parfait,
 Du côté corporel était assez mal fait.
 Carré, robuste et frais, pas très haut de stature ;
 Comme ses gouvernés, pas très beau de figure ;
 Le Bref était vaillant, courageux, plein d'honneur ;
 Tout était grand chez lui, l'âme, l'esprit, le cœur,
 Anguleux, sillonné, tel était son visage ;
 Ton hargneux, verbe sec, tel était son langage.
 Son rire était horrible, et, pour tout définir,
 S'il voulait s'égayer, vous l'entendiez hennir !
 Ce qu'il a d'imparfait, il le tient de nature ;
 Mais du reste, au Congrès, jamais gloire plus pure !

Eh bien, à part quelques traits un peu excessifs, ce portrait était exact.

Du côté physique, M. Martel était peu « avantagé. » Le caractère était vif, le ton bourru, l'aspect sévère, le rire saccadé. Mais, sous cette écorce plutôt rude, on apercevait aisément une nature généreuse, un cœur d'or, une charité toute sacerdotale, une loyauté complète de pensée et d'action. Et comme, dans la dernière période de sa vie, la grâce avait transformé en vertus précieuses les dispositions apparemment rebelles de son tempérament !

Ce fut en 1887 que l'état de sa santé l'obligea à prendre sa retraite. Il se fixa d'abord à Saint-Gervais, et y passa deux années. En 1889, il vint résider à l'Hôpital-Général de Québec, où il resta jusqu'à la fin.

Durant une dizaine d'années, malgré le progrès d'infirmités pénibles, il s'y organisa une vie en somme bien supportable. Une fois faite sa longue marche quotidienne d'un bout de la ville à l'autre, il consacrait à la prière et à l'étude le reste de ses journées. L'esprit très ouvert aux choses de la science, de l'histoire et de la littérature, il accroissait chaque jour, par ses lectures, son riche trésor de connaissances. D'une régularité et d'une piété de séminariste, il préparait de loin son âme au verdict du Souverain Juge. A cette bonne volonté, le bon Dieu répondit en le plaçant sur la croix ! Et à la façon dont il accepta

cette croix de la miséricordieuse bonté de Notre-Seigneur, on vit tout ce qu'il y avait en cette âme de véritable vertu. Tous jours entre la vie et la mort, depuis quatre ou cinq ans, en proie aux souffrances pénibles de plusieurs maladies, sa patience et sa résignation étaient vraiment touchantes. Il eut à la fin jusqu'à la douleur de sentir graduellement s'éteindre sa vue ; et ces menaces de cécité ne furent pas la moindre de ses épreuves. Malgré l'affaiblissement de ses forces il se trainait presque tous les jours jusqu'au saint autel, pour y offrir la Victime divine.

C'est ainsi que, quelques heures avant sa mort, il eut la grâce de se donner à lui-même, sans qu'il doutât, le saint Viatique. Car, après tant d'années de maladie, une mort presque subite vint mettre fin à sa carrière terrestre. Mais, succédant à une si longue préparation, une mort soudaine n'a rien de redoutable.

Suivant son vœu le plus cher, ses restes mortels reposent maintenant dans la belle église qu'il termina à Saint-Joseph de Beauce, en attendant la glorieuse résurrection. H.

La Franc-Maçonnerie

S. G. Mgr Rumeau, évêque d'Angers, a publié dernièrement une remarquable lettre pastorale sur les sectes antichrétiennes. Il appelle l'attention « sur les sociétés secrètes, sur la perversité des doctrines, des actes, des tendances de ces sectes, unies ensemble par une organisation mystérieuse, sous la direction occulte de chefs invisibles, pour faire la guerre à l'Eglise et à la Société. »

Il dit que c'est contre elles que les catholiques doivent spécialement lutter :

« Il ne suffit pas d'avoir les armes à la main et de frapper des coups au hasard ; la tactique de celui qui conduit au combat, s'il veut remporter une victoire, consiste à diriger ses troupes, à concentrer son action du côté des places fortes de l'ennemi. Ces places fortes, les augustes chefs de l'Eglise n'ont cessé de nous les signaler. Pie IX, après Grégoire XVI, Léon XIII après Pie IX, pour ne citer que les contemporains, ont, tour à tour, dans leurs encycliques, dans leurs allocutions, dans les actes divers de leur souverain ministère, dénoncé au monde catholique les sectes antichrétiennes et les sociétés secrètes. »

« Il y a quelques années, Léon XIII estimait ce péril si grave qu'il fit de la Franc-Maçonnerie la matière d'une de ses plus remarquables encycliques. Depuis lors, il a jugé nécessaire d'y revenir à plusieurs reprises.

« Les sociétés secrètes — l'expérience le démontre — exercent sur la marche des peuples une influence qui tend à devenir prépondérante.

« Pour ne parler que de la France, c'est un fait ; il est incompréhensible, il est indéniable : les sociétés secrètes comptent environ vingt-cinq mille adeptes sur trente millions d'habitants, pas même un millième de la population, et elles tiennent en leur pouvoir à peu près tous les éléments de notre vie nationale. La fortune, l'influence, les faveurs, ce sont elles qui en disposent ; leurs chefs délibèrent dans leurs conciliabules entourés de mystères, et leurs décisions, aveuglément acceptées, servilement obéies, sont le mot d'ordre qui donne l'impulsion aux événements publics.

« Parvenues, ce semble, à l'apogée de leur puissance, maîtresses de l'opinion, elles commandent au mouvement social. Enivrées de leurs progrès, assurées, croient-elles, de leur triomphe et de leur règne définitif, elles ne se contentent pas de conspirer dans l'ombre, elles ne dissimulent plus, comme autrefois, leur plan de campagne. »

Ensuite Mgr Rumeau établit que le but invariablement poursuivi par les sectes est anti-religieux et anti-social, et il en déduit qu'il ne saurait y avoir, pour une nation, de péril plus redoutable.

Un chapelet qui a porté bonheur

Il y a septante ans, une voiture, dans laquelle se trouvait un jeune garçon avec son précepteur, suivait la route d'Anagni à Carpineto. Arrivés au pied d'une colline, nos voyageurs aperçurent dans une bergerie un enfant pauvre, souillé de poussière, tout en larmes et en proie à une grande souffrance, non sans motif, car il avait un pied très gonflé, d'où le sang coulait en abondance. Il gémissait et priait, le chapelet à la main, priant la Vierge du Rosaire de venir à son secours. La voiture

s'arrêta : le jeune homme en descendit, s'approcha du petit pâtre et s'enquit de ce qui lui était arrivé. L'enfant répondit qu'il avait été atteint et renversé par la voiture d'un laitier qui s'était, après l'accident, précipitamment enfui sans s'inquiéter de lui ; « et, ajoutait-il, je ne puis aller plus loin, mon pied me fait trop souffrir. » Le jeune noble fut ému de pitié, et se frayant un chemin entre les ronces qui se trouvaient entre la route et un petit ruisseau, il alla puiser de l'eau dans sa coiffure et retourna auprès du petit pâtre pour le désaltérer ; après quoi il bassina la plaie de son pied, sur laquelle, à l'aide d'un fin mouchoir, il appliqua un bandage.

« Où demeurez-vous ? » demanda-t-il, et le petit pâtre indiqua un petit village situé au delà d'une colline.

— Mais vous ne pourrez jamais arriver jusque-là sans assistance, reprit le petit Samaritain. Je vais vous emmener avec moi à Carpineto, où l'on bandera votre pied comme il convient.

Le pauvre mutilé répondit par un sourire plein d'affection et de reconnaissance, et on le hissa dans la voiture.

— Joachim, dit le précepteur à son élève, que comptez-vous donc faire ?

— Mais ce que tout chrétien ferait ! Pouvons-nous abandonner sur la voie publique un malheureux qui souffre ?

— Et que diront vos parents ?

— Que pourraient-ils dire autre chose, si ce n'est que j'ai bien agi ? Est-ce donc chose si extraordinaire que de venir en aide à ceux qui sont malheureux ?

Le précepteur sourit, doucement satisfait, mit affectueusement la main sur l'épaule de son élève, et la voiture se mit en marche. La mère de Joachim ne fut pas peu surprise en voyant son fils lui emmener un enfant, pâle, défait et couvert de sang. Mais quand on l'eut mise au courant de tout, et qu'elle vit le regard reconnaissant et ému du patient, elle fit appeler le médecin de la famille pour le soigner.

Les yeux de Joachim brillaient d'une félicité indéfinissable.

— Mère, n'ai-je pas bien agi ? demanda-t-il.

— Mon enfant, vous n'eussiez pu mieux agir. Et elle le pressa sur son cœur, tandis que son visage s'inondait de douces larmes.

Quelques heures plus tard la voiture du château s'arrêtait devant l'humble demeure du petit patient. Le jeune noble

ramenait le blessé . . . rassurait sa mère et lui remettait une large aumône.

— Monsieur, lui dit-elle, je n'ai que mon chapelet pour vous prouver ma reconnaissance et je le réciterai souvent pour vous. Ce chapelet de la veuve vous portera bonheur.

Ce jeune homme était le comte Joachim Pecci . . . devenu Pape sous le nom de Léon XIII.

(*Voix de N.-D. de Chartres.*)

Bibliographie

— LETTRES SPIRITUELLES DE BOSSUET, extraites de ses œuvres, 2^e édition. Un volume in-12 de xv-355 pages. Prix : 2 fr. (Ancienne maison Douniol, 29, rue de Tournon, Paris. Québec : Garneau, libraire.)

Les *Oraisons funèbres*, les *Sermons* si habilement restitués par M. Lebarq, l'*Histoire des Variations*, les *Avertissements*, le *Discours sur l'unité de l'Eglise*, montrent le génie incomparable de Bossuet dans tout l'éclat et le rejaillissement de la gloire extérieure. La majesté de ses accents éblouit et fascine. Mais l'homme disparaît pour ainsi dire. Lisez au contraire les *Lettres spirituelles* du grand évêque, écoutez les conseils qu'il donne tour à tour au maréchal de Bellefonds, à madame d'Albert de Luynes, lisez surtout la correspondance qu'il entretient avec la sœur Cornuau de Saint-Bénigne, et vous verrez avec quelle douceur, avec quelle simplicité touchante, avec quelle persévérance ce directeur accompli s'occupe des âmes qui se réclament de lui. Là Bossuet se montre sous un tout autre jour. C'est l'homme de Dieu, c'est le prêtre qui parle. Et la langue qu'il parle a toutes les effusions, tous les abandons de celles de saint Bernard et de saint François de Sales. On s'étonne, on demeure ravi de rencontrer tant de charme et tant de grâce sous la plume d'un prélat vieilli dans les luttes qui intéressaient l'unité, la doctrine et la défense de l'Eglise. On sent que, s'il frappa de rudes coups sur des adversaires que la sagesse humaine eût voulu ménager, ce fut moins par tempérament que par nécessité. Tendre et dévoué, affectueux et simple, il l'était

autant que qui que ce fût. Mais, comme dans les âmes il ne connaissait de grand que l'empreinte divine qui en constituait seule la noblesse à ses yeux, on comprend que, autant il les respectait, les aimait et les cultivait, autant il poussait le cri d'alarme quand il voyait la vertu s'égarer.

Les lettres à la Sœur Cornuau achèvent le portrait de Bossuet tel qu'il doit être présenté aux yeux de la postérité. Celui qui ne connaît pas ces lettres ne connaît pas Bossuet tel qu'il est. Il y est plus grand, il s'y révèle mieux lui-même que quand il combat Luther et Calvin, Molinos et Malaval, ou même quand il mène le deuil du grand siècle dans l'oraison funèbre de Condé. *L'ascétisme* de Bossuet, c'est son âme mise à découvert, c'est une direction sage, éloignée de tout excès, c'est la condamnation de ceux qui l'ont accusé de jansénisme et lui reprochent si injustement d'avoir combattu les *maximes nouvelles*; c'est pour toute âme qui veut avancer dans la vertu, ou en indiquer la route aux autres, une lecture réconfortante, une lumière infaillible et sûre.

Mgr LE MONNIER.

— *Le Chemin du Ciel éclairé et aplani ou Lettres de direction recueillies et mises en ordre par l'Auteur de Allons au Ciel.* 2 vol. in-12. (Librairie Vic et Amat, 11, rue Cassette, Paris.)

Le titre du livre nous paraît indiquer suffisamment le contenu de cet ouvrage, et l'utilité qu'il peut avoir dans une bibliothèque chrétienne.

— REVUE DU MONDE INVISIBLE (5e année). Paraît tous les mois. — Abonnement : 10 fr. par an. DIRECTEUR, Mgr E. Méric, 29, rue de Tournon, Paris.

Sommaire de la livraison de juin :

Le corps humain et son fantôme (Mgr E. Méric). — Un cas de stigmatisation (A. de Rochas). — Les anges et le Saint-Esprit (A. Van Mons). — A propos de saint Ambrôse (B. Maréchaux). — L'autoreprésentation chez les hystériques (Dr Comar). — Du monde invisible (H. de Barrau).



Comment prétendons-nous qu'un autre garde notre secret, si nous ne pouvons le garder nous-mêmes ?